

PHÉNOMÈNE

Vertige des fifties

▼ LA « MAISON
KAUFMANN » (1946)
DE RICHARD NEUTRA
À PALM SPRINGS, EN
CALIFORNIE.



*Parce qu'il a inventé l'indémodable,
le design industriel résiste à toutes
les modes. Décryptage d'un culte du vintage,
entre inflation des prix des maisons griffées
et rééditions de pièces originales*

Par **DORANE VIGNANDO**

Rose Allen en est convaincue : c'est bien Brad Pitt qu'elle a reconnu, arpentant nonchalamment, béret sur la tête, les allées de la dernière édition du Design Miami en 2019, et s'arrêtant de longues minutes devant la table n°506 de Jean Prouvé. Personne n'a confirmé que c'était la star. Dans le milieu, c'est motus et bouche cousue. Mais la collectionneuse américaine n'a pas été surprise pour autant. L'acteur est connu pour être un passionné d'architecture et de mobilier des années 1950. Et il n'est pas le seul. Depuis une quinzaine d'années, les amateurs esthètes, mais aussi les jeunes architectes ou designers et les grandes enseignes de décoration ne

jurent que par le style fifties. Et le grand public suit : en 2019, 476 000 visiteurs se pressaient à la Fondation Louis Vuitton pour admirer l'œuvre de Charlotte Perriand – un record pour une exposition de design.

Comment expliquer que soixante-dix ans après son âge d'or, le design industriel continue d'inspirer les jeunes générations et fasse même l'objet d'une intense spéculation dans les salles de ventes ? La réponse est liée à l'Histoire. Parce que le contexte de reconstruction post-Seconde Guerre mondiale a suscité une « soif de créativité, de renouvellement et d'originalité hors du commun », explique Dominic Bradbury dans son remarquable ouvrage « Le Style années 50. L'intégrale », paru aux éditions Parenthèses en 2020. Après des années noires, l'Europe doit se remettre debout, rebâtir au plus vite de nouvelles habitations ; alors les chantiers se multiplient, les chaînes de production se modernisent. L'heure est à l'innovation : « De nouveaux matériaux, comme l'acier et l'aluminium, commencent à être utilisés », précise l'auteur. Surtout, les chefs de file du mouvement – Jean Prouvé, Charlotte Perriand, Le Corbusier, Pierre Jeanneret... – étaient à la fois designers et architectes. Et ça change tout. « Il n'y a pas de différence entre la construction d'un meuble et d'un immeuble », affirmait ainsi Jean Prouvé. Avec eux, le bâtiment, l'agencement des espaces et des meubles fonctionnels qui les habillent n'ont jamais été aussi imbriqués. Ce qui fait dire à Dominic Bradbury : « Ce qui qualifie l'esprit du design des années 1950, c'est sa vision globale de l'habitat. » Un habitat fonctionnel pensé pour une nouvelle manière de vivre, dans un langage esthétique à la fois radical et social. Au fond, en allant au plus simple, au plus sobre, au plus épuré, ce courant moderniste a inventé l'indémontable. Alors que les fioritures et la sophistication sont soumises aux effets de mode, cette élégance née de la fabrication industrielle n'a pas pris une ride – et trouve toujours sa place au cœur des nouvelles tendances.

Ironie de l'histoire, si cette conception de l'architecture et du design n'avait rien d'élitiste et se destinait bien souvent aux grandes collectivités – comme en témoigne le travail de Pierre Jeanneret dans la ville de Chandigarh en Inde ou celui de Jean Prouvé pour l'université d'Antony, dans les Hauts-de-Seine –, les œuvres battent aujourd'hui des records de prix en salles des ventes. Le 13 février dernier, à Nancy, trois fauteuils dits « Visiteur » en tôle d'acier de Prouvé ont ainsi été adjugés entre 115 000 et 141 000 euros pièce. Une bagatelle à côté de la vente historique chez Artcurial en 2015 d'une table « Trapèze » pour 1,2 million d'euros.

En 2021, pas une vente aux enchères sans que les noms de Prouvé, Pierre Jeanneret, Charlotte Perriand, Pierre Guariche, Jean Royère ou Georges Jouve pour la céramique ne soient présents. Une gageure lorsqu'on pense qu'il n'y a pas si longtemps, des familles héritant de ce type de mobilier le jetaient régulièrement à la benne, car jugé banal et sans intérêt. C'est grâce à une poignée de marchands d'art et d'antiquaires que ces tables, chaises, fauteuils et autres bahuts ont pu resurgir

“L'esprit du design des années 1950, c'est sa vision globale de l'habitat.”

DOMINIC BRADBURY



du passé. Patrick Seguin est de ceux-là. Outre les pièces originales qu'il expose dans sa galerie parisienne près de la Bastille, l'homme possède la plus importante collection d'architecture « démontable » de Jean Prouvé. Des habitations éphémères, nées dans l'urgence de l'après-guerre, comme la célèbre maison « 6x6 », installées pour les sinistrés de Lorraine, dès 1944. « On m'a souvent demandé : “Est-ce que vous voudriez vivre dans l'une de ces baraques ?” Mais il n'a jamais été question pour moi de “baragues”, plutôt de cabanes de rêve d'enfant, inspirantes – et créées dans l'Histoire », raconte-t-il aujourd'hui.

On n'en connaît pas le prix exact, mais ces « cabanes » vaudraient aujourd'hui « autant qu'une belle voiture de collection », reconnaît Patrick Seguin. Mais cette « Prouvémania » entraîne ses revers. Fragmentée, dispersée en pièces détachées à la faveur d'un marché qui explose, l'œuvre du maître subit une logique du démantèlement régulièrement dénoncée. Certains parlent même de la « cannibalisation » d'un ➡



▲ LA « VILLA DOLLANDER » AU LAVANDOU (VAR), CONÇUE ET ÉDIFIÉE ENTRE 1949 ET 1951 PAR LES FRÈRES HENRI ET JEAN PROUVÉ.



“Ce n’est plus simplement un marché immobilier, mais artistique. La maison est perçue comme une œuvre d’art totale.”

AURÉLIEN VERNANT

▲ LA « VILLA ROSE SEIDLER », CONÇUE PAR HARRY SEIDLER EN 1950, AU NORD-OUEST DE SYDNEY.

▲ LAURENCE ET SYLVAIN, AMOUREUX DU STYLE FIFTIES, DEVANT LA MAISON KAUFMANN À PALM SPRINGS.

➔ patrimoine universel. Qui devient, évidemment, le nouveau terrain de jeu des faussaires. En 2019, un autre célèbre marchand parisien a été renvoyé en correctionnelle, après dix années d’enquête et d’expertises, accusé d’avoir écoulé de « faux Prouvé » lors d’une vente aux enchères chez Artcurial en 2008, pour plus de 2 millions d’euros.

Heureusement, il est bien plus compliqué de construire des maisons d’architecte contrefaites. Or, le nouveau must des collectionneurs et esthètes, c’est l’architecture griffée. Si certains fans des fifties partent se faire un week-end au Havre afin d’admirer les grands ensembles de béton d’Auguste Perret ou les villas modernistes de Marmouget à Royan, d’autres préfèrent carrément vivre dedans. L’historien Aurélien Vernant, directeur de l’agence Architecture de Collection, s’est spécialisé sur ce créneau : « Notre sélection se base sur la singularité, le caractère avant-gardiste des biens. Ce n’est plus simplement un marché immobilier, mais artistique. La maison est perçue comme une œuvre d’art totale. » Sur son site, on peut ainsi dénicher la Villa Dollander au Lavandou, une maison paysage (non démontable), chef-d’œuvre de Jean Prouvé et de son frère Henri. Avec ses parois de verre tout en hauteur et une partie centrale en tôle d’acier pliée, soutenue

par des portiques, l’ensemble est d’une grande légèreté. Tarif : plus de 5 millions d’euros. Beaucoup plus abordable, un duplex de Le Corbusier à la Cité radieuse, à 399 000 euros. Les clients ? Des collectionneurs, des avocats d’affaires, des stylistes, des acteurs... « Tous ont un point commun : ils s’intéressent d’abord au mobilier d’architecte... puis veulent la maison qui va avec », sourit Aurélien Vernant. A l’instar du milliardaire et collectionneur François Pinault, qui s’est offert en 2013 pour 16 millions de dollars une villa de 1959 à Los Angeles, signée Richard Neutra, mythe du style moderniste américain. Autre grand amateur collectionneur d’architecture, l’ex-magnat de la presse britannique Peter Palumbo, qui a acheté la Kentuck Knob House de Frank Lloyd Wright en Pennsylvanie, et la sublime Farmsworth de Mies van der Rohe, pavillon révolutionnaire tout de verre et d’acier, non loin de Chicago.

Mais l’héritage des fifties n’est pas réservé à une élite. Les grandes marques contemporaines, comme Vitra ou Cassina, rééditent la plupart des pièces icônes de cette époque. Et à des prix bien plus abordables qu’une maison griffée (même si on est loin des tarifs Ikea...) : la mythique chaise « Standard » (1934-1950) de Jean Prouvé ou un petit tabouret « Berger » de Charlotte Perriand coûtent aux alentours de 600 euros (contre plus de 10 000 euros pour la version originale). Quant à l’emblématique C-Chair (1947) du décorateur français Marcel Gascoïn, la marque Gubi propose une version à 550 euros. Pour autant, la passion de la création vintage n’est pas qu’une affaire de grands noms, c’est d’abord un état d’esprit. Basés en Moselle, Laurence et Sylvain le vivent toute l’année : vêtements, accessoires, voitures, mobilier, musique, le couple semble s’être téléporté dans un film de Billy Wilder. Une ambiance qui fleure bon la nostalgie, à l’instar de leur compte Instagram, baptisé « Lost_in_the_1950s ». Coiffure d’époque et robe années 1950 pour madame, borsalino, pantalon taille haute et veste *sport jacket* pour monsieur. « J’aime ce que l’on a appelé le “popu luxe”, le style Americana, autant de pièces modernistes non signées, créées dans un esprit Formica kitsch », déclare Sylvain. Chez eux, des objets chinés un peu partout : un meuble radio de Pierre Paulin, une Teleavia de Philippe Charbonneaux (1957) – « qui fonctionne toujours ! » –, un frigo Gibson de 1958... Et pour aller faire les courses, c’est en Chevrolet 1954 ou Simca 58. *So chic*.

Un art de vivre rétro que l’on peut aussi expérimenter en dormant une nuit (ou plus) dans une maison d’architecte. Airbnb propose ainsi à la location des chambres dans des édifices iconiques signés Frank Lloyd Wright, Alvaar Alto ou William Krisel. Quant à la villa Twin Palms de Frank Sinatra à Palm Springs, il est possible de goûter au fantasme californien pour... 6 270 euros – et trois nuits. Huit personnes peuvent y séjourner et profiter de l’accès direct à la célèbre piscine en forme de guitare. Ici, aux côtés du crooner et de sa femme la belle Ava Gardner, défila entre 1948 et 1957 le Tout-Hollywood. De quoi se rouler dans les draps de soie – et se faire tout un cinéma. ■